



VIVE LA FRANCE 2

un spectacle de Mohamed Rouabhi



1. Deuxième tour

Il m'est difficile de croire qu'il vient maintenant de se passer tout juste 22 mois entre les premiers montages de textes et d'images de « Vive La France » et la photo qui figure ci-dessous représentant les cinq premières minutes du spectacle...

Je suis encore essoufflé par le colossal travail qu'a nécessité la mise en œuvre de ce marathon de 3h20. Une brève chronologie serait d'ailleurs impossible à faire, tant les étapes de sa construction se sont succédées des mois durant sans jamais vraiment s'arrêter, cherchant tantôt une méthode de travail, tantôt essayant de fuir des conventions narratives ; même lorsque dans les toutes dernières représentations à Montreuil sous Bois, des morceaux de textes, des éléments de décor, des aménagements dans la mise en scène venaient jusqu'au dernier moment s'ajouter à l'œuvre, il m'était visiblement impossible de me résoudre à « sécuriser » le terrain.

Par ailleurs, ce fut sans doute la première fois depuis l'existence de la Compagnie, où je dus constater avec stupéfaction que l'engagement des artistes et de mes collaborateurs les plus proches se situait à un niveau équivalent à celui dans lequel je m'étais trouvé moi-même pendant plusieurs mois en préparant le travail.

Il y eut une prise en charge immédiate, singulière et collective du projet dès son énoncé. Il est important de le souligner car c'est loin d'être un détail, c'est sans doute même la clef du succès public et de l'ampleur médiatique provoquée par cette création : une équipe compacte de 26 personnes entièrement au service du même projet ! En pleine campagne pour le scrutin présidentiel où beaucoup d'entre nous doutent encore des messages que nous envoient les candidats, il a semblé que cet engagement témoignait d'une grande force car tous, sans exception, appuyaient de leur suffrage et de leur conviction en choisissant sans hésiter de défendre le projet jusqu'au bout ! Quel prétendant ne rêverait pas d'une telle unanimité...

Il va sans dire que le parti pris résolument critique et polémique de ce spectacle – le premier d'une trilogie ! –, sa forme éclatée et didactique, son développement non formaté – plus de trois heures – sa démesure, la diversité de ses composantes humaines, esthétiques et dramaturgiques, n'étaient pas sans susciter des inquiétudes à tous points de vue. De la part de l'équipe de production tout d'abord, qui devant un premier constat financier s'est demandée si je n'œuvrais pas là tout bonnement à la faillite de la Compagnie ! Puis ce fut au tour des coproducteurs qui se demandèrent par quel stratagème ils allaient pouvoir attirer leur public et surtout les retenir dans la salle. Enfin la question fatale de la tournée et d'une éventuelle reprise était posée. Qui allait bien pouvoir oser inviter 25 personnes chez lui sans risquer des dommages collatéraux une fois l'ouragan éloigné. C'est vrai, ils n'ont pas été nombreux et ce n'est pas du luxe ici d'inscrire leurs noms car il est certain maintenant que sans Messieurs Antoine Conjard, José-Manuel Gonçalves et Madame Gilberte Tsäi, nous n'aurions pas pu envisager de sortir la tête de l'eau une seconde fois. Je dois ajouter également au moment où j'écris ces lignes, qu'une nouvelle série de représentations sera donnée en 2008 au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis à l'invitation de son nouveau directeur, Monsieur Christophe Rauck. Mais ce n'était qu'un début. Le plus difficile étant derrière nous et crédité d'un fort taux de confiance, voici venir le deuxième tour :

Vive La France II (*Travail et Migrations*)



2. [Faire] Travailler plus pour gagner plus

Après la fracture sociale, vient la rupture tranquille.

J amais sans doute plus qu'aujourd'hui, la notion de travail n'a été autant synonyme d'*existence* : travailler, c'est être. La sphère du travail, inframonde dans lequel domine un système de rapport entre les individus fondé sur l'offre et la demande, l'être et l'avoir, le haut et le bas, refoule irrémédiablement celui ou celle qui vient à être frappé de désœuvrement. Il se retrouvera dans un semblant de monde, un *métamonde*, véritable mirage où tout semblera à portée de main,



mais quasiment impossible à atteindre. Il contempera, impuissant incrédule, à la disparition de ce qui était sa vie d'avant. Car dans ce monde-là, les êtres et les choses n'ont plus leur place et leur nature même s'en voit modifiée. Ceux que l'on fréquentait se font de plus en plus rares, remplacés petit à petit par des inconnus qui peupleront par la force des choses ce nouveau monde fait d'incertitudes, d'angoisse, de tristesse.

De colère.

Et de désillusions.

Face à cette situation, un puissant leader politique volontaire et intrépide a su trouver sa place et s'imposer petit à petit, en ne craignant ni les coups qu'il reçoit, ni ceux qu'il assène. Empli d'une soif de pouvoir insatiable qui confine parfois au *sublime*, il a su se faire craindre des hommes et du Ciel qu'il n'hésite pas aujourd'hui à tutoyer et convier à célébrer son avènement. Sous la plume d'un grand auteur, son cynisme, son arrogance, son souverain mépris pour la faiblesse humaine, l'auraient érigé en figure tragique – la troublante analogie avec certains aspects de John Foster Kane, le personnage qu'incarne le jeune Orson Wells dans « Citizen Kane », est à méditer.

Non, vraiment, il n'a peur de rien ni de personne et il est surtout le seul à avoir pu expérimenter *in situ* les mesures qu'il fit adopter sans faille par le parlement.

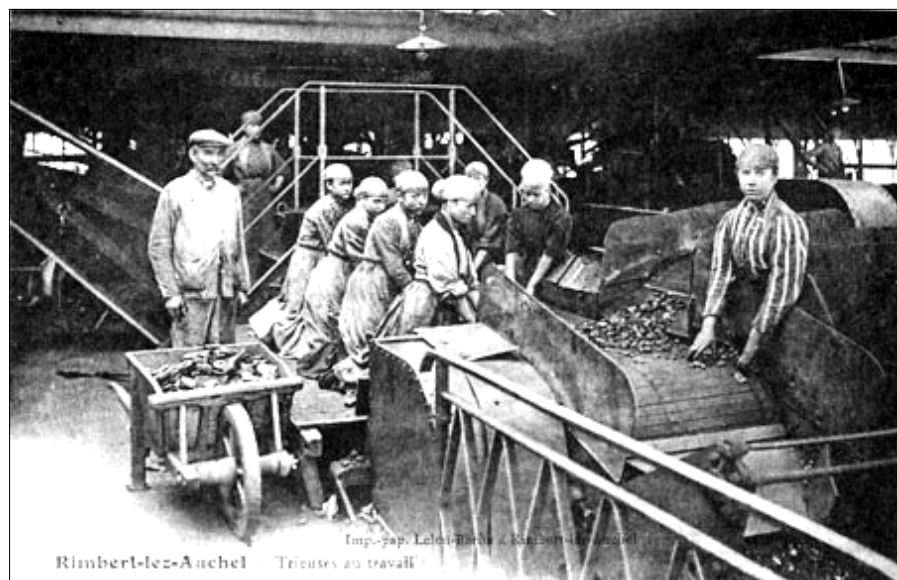
Et le voici donc à présent à un tournant de sa carrière, car il s'engage tout entier et si la formule n'avait été si dramatiquement connotée et si de surcroît, je ne craignais pas de passer pour un provocateur, j'aurais volontiers écrit qu'il fait « don de sa personne à la France ». Car se prévalant d'une grande fermeté et d'un projet de changement radical de la société en imposant de nouvelles « valeurs », il propose ni plus ni moins qu'un projet d'une ampleur sans précédent dans l'histoire industrielle et sociale française du 20^e siècle : une éradication totale du chômage et de la pauvreté. Il érige en dogme une conception néofasciste de l'Etat, le travail obligatoire pour tous. « Ceux qui ne travaillent pas seront ceux qui ne voudront pas se donner la peine de travailler. »

Comme dans toute idéologie douteuse fondée sur l'ordre et la discipline de tous au service de la Patrie et de quelques-uns en particulier, cela ne va pas sans faire appel à toute une série de mesures répressives.

Voilà sans doute le pas qui sera franchi et qui conduira à une véritable séparation de ces deux mondes qui cohabitent encore tant bien que mal, si ces dangereuses perspectives venaient un jour à se concrétiser. La culpabilisation et la criminalisation de la population pauvre qui ne cessent d'augmenter, finiront par conduire les pouvoirs publics à adopter des mesures de plus en plus coercitives vis-à-vis de tous ceux qui, se trouvant dans une situation de désespoir, se voient déjà isolés et abandonnés par un Etat qui ne souhaite plus leur venir en aide, en multipliant par exemple les conditions d'obtention d'aides sociales par des critères draconiens. Avoir une adresse fixe, posséder des papiers, répondre d'une conduite irréprochable – pas de casier judiciaire ni de condamnations, pas de retrait de permis, pas d'incidents bancaires, pas d'enfants ayant eu à répondre d'incivilités scolaires ou de violences urbaines, bref, ce qu'on appelle la « tolérance zéro » en tous points de vue - concept directement importé des USA - voilà de quoi abandonner rapidement toute idée de justice sociale et prier pour que rien ne nous arrive, car la moindre défaillance nous éjectera directement hors du système.

Une histoire de la violence : la lutte des classes.

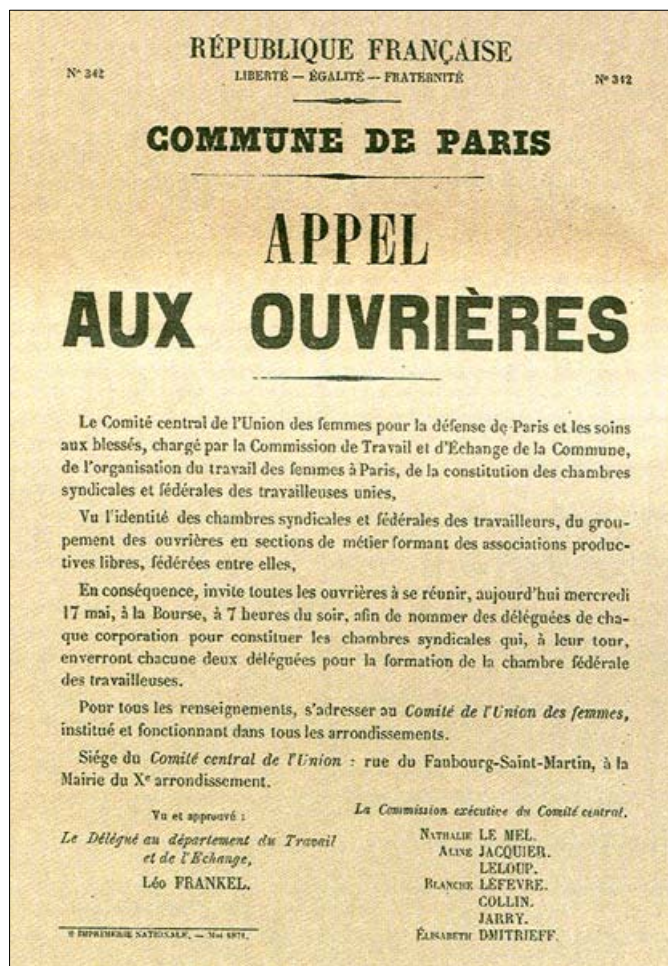
L'émérgence d'une nouvelle conception du travail forcé, de la valeur travail comme unique voie vers « l'émancipation, l'épanouissement de l'individu » comme tient à le souligner l'inquiétant Nicolas Sarkozy, est l'occasion de s'attarder un peu sur notre histoire du prolétariat, du « monde ouvrier », des rendez-vous manqués ou avortés avec les « lendemains qui chantent », des grandes révolutions industrielles qui ont définitivement projeté les Français dans le vingtième siècle. C'est assurément la Guerre de 1870 et plus particulièrement la Commune de Paris qui fut le point de départ sanglant de la grande histoire du prolétariat en France et des luttes ouvrières, même s'il existait déjà quelques années auparavant des organisations syndicales qui acquièrent entre autre la liberté au travail, l'accès au crédit et à la solidarité et surtout en 1866, le droit de grève.



Pourquoi « sanglant », pourquoi « violent », pourquoi « lutte », pour qualifier et raconter l'histoire du travail ? Parce que tout au long du vingtième siècle, des millions de personnes en France ont abandonné leur village, leur famille, leur langue maternelle pour rejoindre les grands centres industriels. Pour certains, c'était la première fois qu'ils prenaient place dans un train et quittaient les limites de leur canton ; ils ont donné de leur vie, de leur sang, de leurs rêves pour espérer une vie meilleure, pour échapper à leur condition humaine dégradée et pauvre, pour espérer acquérir un peu d'éducation, quelques connaissances ; pour entendre parler de soins, de vaccins, de « règles d'hygiène » ; de droits, d'assurance, de coopératives, de syndicats, de « camarades », de loisirs, de vacances, de retraite, de politique; pour croire enfin, que la construction d'une société fondée sur le partage des richesses provenant du labeur commun améliorerait le quotidien de chacun tout en garantissant l'autonomie et la liberté économique de tous face aux « dangers » venus de l'extérieur. Oui, la lente accession de l'ouvrier et de l'ouvrière à la dignité et à la liberté s'est faite au prix d'immenses sacrifices humains qui les ont conduit tout au long de l'histoire à payer encore de leur vie au cours de deux guerres mondiales qui réclamèrent à leur tour leur lot de travailleurs et de combattants morts pour la France.

La modernisation de la société s'est accomplie à toute vitesse avec la modernisation et la généralisation des moyens de production. Elle permet en peu de temps d'acquérir des richesses considérables – n'oublions pas la colonisation des terres étrangères, en Afrique, en Océanie, en Asie, que ces moyens modernes d'exploitation ont pu permettre de développer à l'échelle de la planète : « la France de 100 Millions d'habitants », comme disait Lyautey !

Dès le début du siècle, le fameux cri de guerre « Travailleurs de tous les pays unissez-vous ! » n'était pas un vain slogan révolutionnaire. De tous les pays, c'est surtout de Pologne, d'Italie, de Belgique et de Hongrie qu'on a vu affluer dans les usines, les mines et les filatures, les pauvres hères en quête d'un labeur de fortune. Puis presque aussitôt, les indigènes des colonies d'Asie et d'Afrique du Nord sont venus grossir considérablement les rangs de ces prolétaires qui s'unissaient dans la peine, la fatigue et l'abrutissement du travail à la chaîne, des haut-fourneaux, des chantiers de constructions navales ou des usines automobiles en pleine expansion.



L'histoire de l'immigration se construit en filigrane avec l'histoire du prolétariat et de la lutte des classes. Elle reste aujourd'hui encore plus que jamais une donnée économique essentielle dans l'avenir de notre pays. Mais au fil du temps, ces ouvriers sont devenus des pères de famille et par la même occasion, un « problème ». Ce « problème » a été l'objet de nombreuses lois tendant à réguler, à organiser, à favoriser puis à restreindre et à interdire l'accès au territoire français des nouveaux migrants en quête d'un travail précaire, comme l'avaient fait plus d'un siècle auparavant avant eux d'autres ouvriers venus de « là-bas ». Aujourd'hui, ils sont Bosniaques, Roumains, Tamouls, Macédoniens, Ukrainiens.

L'histoire ne s'arrête pas. Bien au contraire. Les travailleurs migrants sont encore nombreux. De moins en moins qualifiés, occupant des emplois de plus en plus précaires et dégradants, vivant pour un certain nombre dans la clandestinité car étant entrés en France illégalement, ils ne possèdent pas de titre de séjour. Ils font l'objet depuis une vingtaine d'années maintenant d'une traque sans merci de la part des autorités – toutes obédiences confondues – et de lois de plus en plus sévères à leur égard. Ceux qui sont capturés repartent en avion, avec femmes et enfants, peu importe si ces derniers sont nés en France.

Mais il faudra compter désormais, et ce sera le nouveau visage du prolétariat français, avec les femmes. Elles occupent aujourd'hui tous les emplois sous-qualifiés : la standardiste du 118 218, la caissière du supermarché, la femme de ménage pour particuliers. S'il devra y avoir un jour des cireurs de chaussures à la sortie des Grands Magasins, station Auber, il s'agira de femmes, à genoux, sur le trottoir, un foulard ou une casquette recouvrant des cheveux en mauvaise santé et frottant le cuir usé de souliers noirs fabriqués en Chine Impopulaire, jouant à un siècle de distance une scène pathétique déjà vu dans un « *Charlot Vagabond se réinsère et gagne de l'argent honnêtement* ».

Ces tendances inquiétantes visant à dévaluer l'individu face à la nécessité de travailler – a-t-on encore le choix ?, le nombre dramatique de travailleurs précaires sans domicile fixe, les récentes études alarmantes sur ces salariés se donnant la mort sur leur lieu de travail, réitérèrent dangereusement cette prédisposition à fabriquer en masse, pour le siècle à venir, une catégorie de salariés qui, de nouveau comme par le passé, sera l'enjeu d'une spéculation émanant une fois encore du pouvoir de quelques-uns. Mais avec cette nuance près qu'ils auront pour appliquer leurs criminels efforts de domination, un appui sans faille des grands groupes bancaires, financiers et industriels : les seuls aujourd'hui à pouvoir générer des emplois.
Pour les supprimer le lendemain.
C'est cela, faire travailler plus pour gagner plus.

Mohamed Rouabhi

3. De bons outils pour de bons ouvriers !

Sans vouloir à tout prix donner à lire dans ce dossier ce qu'on sait être qu'une ébauche de mise en scène ou de scénographie qui trouveront le temps de se mettre en place sur le plateau, je peux m'aventurer sans trop me tromper à brosser quelques grands principes d'occupation de l'espace. A l'instar du premier volet qui fait figure en quelque sorte de « charte esthétique », l'image, la musique et le son tiendront toujours une place prépondérante.

Images. Une grande liberté de travail en ce qui concerne l'exploitation des images : variété d'appareils (vidéoprojecteur, rétroprojecteur de conférence, projecteur de diapositives), d'axes de projection (frontal, zénithal, ponctuel – sur des corps fixes), de supports (papier inflammable, toile parachute, écran classique, draps etc.).

Les sources et les origines des films sont quasiment infinies. Est concerné tout ce qui ressemble de près ou de loin à des images en mouvement : films industriels, courts métrages muets, films de propagande, fictions françaises et étrangères, films amateurs, films interdits ou censurés (sans visa d'exploitation), reportages, documentaires TV, archives INA, films publicitaires, films d'avant-garde, expérimentaux, clips musicaux, images provenant d'internet, de téléphones portables...



Sons. La diversité de leur provenance est équivalente. L'immense variété de sources sonores et musicales (particulièrement des archives radiophoniques), la musique enregistrée en studio par nos soins, ainsi que les voix off offrent une banque inépuisable. L'accent sera également mis sur la minutie du travail de diffusion car il constitue une part importante de la dramaturgie du spectacle.

Décor. Pas de décor, mais toujours des accessoires ou du « mobilier » rudimentaire. Toutefois, pour ce deuxième volet, des éléments plus lourds ou plus encombrants seront utilisés : échafaudages ou structures métalliques mobiles, chariots, podiums ou petites scènes démontables – castelets -, mannequins et silhouettes grandeur nature en bois. Les coulisses ainsi que le grill technique seront à vue et utilisés pour leur fonctionnalité (entrepôt des accessoires, des projecteurs, accrochages divers de câbles et d'effets spéciaux, loges rapides, douches, vestiaires etc.). De plus, des matériaux ainsi que des engins de types « industriels » occuperont l'espace graduellement : parpaings, briques, ferraille, sable, eau, marteau-piqueurs, turbines et moteurs électriques divers.

4. Créer un spectacle c'est être solidaire

Cela paraît une évidence mais il est bon tout de même de le rappeler.

Les projets de réforme visant à normaliser les emplois de courte durée afin d'étendre leur application à l'ensemble du régime général à moyen terme – tels qu'ils existent déjà par ailleurs avec les saisonniers, les intérimaires, les intermittents, véritable laboratoire du salariat précaire, nous obligent plus qu'avant à saisir toutes les occasions de créer des emplois et permettre à un maximum de salariés d'exercer une activité et multiplier ainsi leurs chances de renouveler leur contrat en accédant à de nouveaux réseaux par le biais des rencontres occasionnées.

Mais il ne s'agit pas uniquement de rester dans un milieu fermé et la création de « Vive la France 2 » – dont le sujet tourne autour du travail et des phénomènes qu'il engendre - est également l'occasion pour nous de réfléchir à des ouvertures.

Dans cette optique, le projet comporte en substance une proposition d'ateliers de jeu en direction de demandeurs d'emploi de longue durée, toutes qualifications confondues et de préférence **n'appartenant pas au milieu du spectacle**. En partenariat avec l'Agence Nationale pour l'Emploi, une dizaine de chômeurs motivés par l'approche de la pratique du théâtre et plus généralement de la scène, participeront pendant plusieurs semaines à des séances de travail qui conduiront ceux qui le souhaitent à intégrer totalement la distribution finale.

Permettre à des hommes et des femmes de plus de 50 ans – c'est le « profil » du public visé – enfermés dans un système aliénant qui tend à déshumaniser tout individu en le maintenant au rang d'une statistique, de pouvoir interroger par le biais d'une matière littéraire, poétique, musicale et esthétique la question du travail et du désœuvrement, c'est le fruit d'une réflexion sur la manière de réinventer les ponts entre l'art et la question sociale. C'est peut-être – j'ai du moins la faiblesse de le croire encore – rester fidèle à une idée utopique du théâtre qui est de se donner les moyens d'étendre dans la *cité* une réflexion qui a pris naissance sur une scène de théâtre. Ou l'inverse. C'est à mes yeux tout le sens de l'expression *Art vivant* . Vivre, c'est aussi continuer à penser et continuer à faire circuler cette pensée partout où il est possible pour elle de s'étendre, c'est-à-dire bien entendu au-delà des murs de la fiction. C'est pouvoir donner à cette pensée les moyens de s'accomplir autrement et pourquoi pas, produire des *actes* à partir de *paroles* .

La pratique des arts dans un cadre scolaire s'est généralisée et fait partie – il y a encore beaucoup à faire c'est vrai – d'un enseignement de base auquel tous les élèves ont droit. Mais l'expérience de l'art vivant pour un homme ou une femme tenus à distance par le cadre strict de ses compétences professionnelles ou tout simplement de son ignorance de la « chose culturelle », ne semble pas être une nécessité, apparaissant parfois même comme un luxe, accessible seulement à un public déjà « sensibilisé ». C'est ne pas reconnaître à tous points de vue qu'il demeure un accès essentiel à l'épanouissement de l'individu, de surcroît si ce dernier se trouve isolé pour des raisons économiques et géographiques. Sa réinsertion dans la communauté, si elle ne se fait pas par le biais d'une insertion dans l'entreprise, devra se faire par l'intégration à un groupe exempt de toute forme de hiérarchisation car ne fonctionnant pas sur le mode de la compétitivité. C'est ne plus apparaître *demandeur* aux yeux de la société, mais pourvoyeur d'une parole singulière, elle-même génératrice de matière poétique.

Etre solidaire, pour une compagnie indépendante – *une petite entreprise de spectacle* , comme dirait Godard – c'est refuser systématiquement l'idée que les « artistes vivent dans leur monde », c'est s'inscrire pleinement dans le dialogue social en apportant une voix singulière et responsable, c'est exercer son influence en participant à la réflexion pour la construction d'une société plus juste, c'est proposer des alternatives aux méthodes agressives imposées par l'ultralibéralisme et son discours univoque.

5. Le peuple de France

Mohamed Rouabhi	mise en scène / texte / images / scénographie / musique
Jeanne Louvard	dramaturgie / assistante / régie vidéo
Fabienne Lottin	assistante à la mise en scène
Hervé Sika	chorégraphie
Elise Ladoué	chorégraphie
Yed	musique originale
Mylène Wagram	jeu
Peggy Yanga	jeu / chant
Jeanne Louvard	jeu
Sira Camara	jeu / chant / guitare
Elsa Tirel	jeu / chant
Hélène Mathon	jeu
Mohamed Rouabhi	jeu / percussions
Hervé Sika	jeu / danse
Elise Ladoué	jeu / danse
Bijou	jeu
Célia Catalifo	jeu
Fanny Masson	jeu
Karim Ammour	jeu / chant
D' de Kabal	jeu / chant
Kouthair Baccouche	jeu / chant
Cyril Favre	jeu
Sonia Ammour	jeu / danse
Sélim Ammour	jeu
Virginie Alba	jeu



Avec les voix de **Mohamed Rouabhi**, **Zoé Laulanie**

Nathalie Lerat, création lumière / **Laurence Vlasic**, régie lumière / **Thierry Rallet**, création son / **Fabien Lefort**, régie son / **Julien Barbazin**, direction technique / **Guillaume Junot**, régie plateau / **Virginie Alba**, costumes / **Béatrice Blondeau**, langue des signes / **Bernard George**, prises de vue / **Véronique Felenbok**, administratrice / **Florence Bourgeon**, chargée de diffusion / **Emel Hollocou**, assistante de production / **Nelly Froissart**, assistante de production / **Olivier Saksik**, attaché de presse

Mohamed Rouabhi, comédien, metteur en scène, scénariste et auteur dramatique est né à Paris de parents algériens. Il quitte l'école très tôt et exerce de nombreux métiers avant d'être admis à la Rue Blanche (ENSATT) où il travaille avec Marcel Bozonnet, Stuart Seide et Brigitte Jaques.

Il jouera ensuite dans une trentaine de spectacles montés entre autres par Anne Torrès, Jean-Paul Wenzel, Gilberte Tsai, Stéphane Braunschweig, Patrick Pineau, Georges Lavaudant, des textes pour la plupart d'auteurs contemporains : Eugène Durif, Arlette Namiani, Joël Jouanneau, Jean-Christophe Bailly, Michel Deutsch, Jean-Paul Wenzel, Howard Barker ou Mahmoud Darwich dont il monte également pour la première fois en France un long poème.

Il mène parallèlement à son métier d'acteur un travail d'écriture qui le conduira avec la collaboration de Claire Lasne à créer en 1991 la compagnie "Les Acharnés" qui produira *Les Acharnés*, *Les Fragments de Kaposi*, *Ma petite Vie de Rien du Tout*, *Jeremy Fisher*, *Les nouveaux Bâisseurs*. Gilberte Tsai monte au Festival d'Automne *De Plein Fouet*, Jean-Paul Wenzel *Moi, le Cheval & Nuit des Temps*, Nadine Varoutsikos *El Menfi* et il mettra lui-même en scène *Malcolm X*, *Requiem opus 61* et *Soigne ton droit*. Il écrit et met en scène *Providence café* au Théâtre du Rond point, en mars 2003. Puis ce sera *Moins qu'Un Chien*, d'après l'autobiographie de Charles Mingus au Festival Banlieues Bleues 2004 et *Le Tigre Bleu de l'Euphrate* un monologue de Laurent Gaudé au Théâtre National de Luxembourg avec Carlo Brandt.

En outre, il poursuit sa collaboration avec le grand acteur sur deux projets présentés au Festival de Liège, aux Halles de Schaerbeek et à la Ferme du Buisson : *Discours de l'Indien Rouge*, de Mahmud Darwich, et *Analectes de Nabeshima*, de Jocho Yamamoto.

Il anime régulièrement jusqu'en 2000 de nombreux ateliers d'écriture en milieu carcéral et travaille dans les territoires occupés en étroite collaboration avec le Ministère des Affaires Sociales palestinien. Pour la radio, il écrit cinq pièces ainsi qu'un feuilleton radiophonique adapté d'un roman de Léo Malet, *La Vie est dégueulasse*. Il se consacre à la rédaction de nouvelles, de poèmes et d'un roman. Il écrit en ce moment un scénario de long métrage qu'il réalisera en 2008 pour la chaîne franco-allemande Arte, « Un sale monde » et adapte pour le cinéma sa pièce *Arnaque, Cocaine et Bricolage*.

Au théâtre, « Un enfant comme les autres » un spectacle tout public créé au Théâtre de l'Est Parisien en mars 2007 est actuellement en tournée en régions. « Jeremy Fisher » est adapté pour l'opéra par Isabelle Aboulker et interprété par le Quatuor Debussy et la maîtrise de l'Opéra de Lyon dans le cadre de la Biennale de Lyon, en juin 2007, dans une mise en scène de Michel Dieuaide.

Ses ouvrages sont édités chez Actes Sud-Papiers.

LES ACHARNÉS

Calendrier

« Vive la France » est un projet qui verra son achèvement lors de la saison 2009-2010 sous la forme d'une trilogie.

Théâtre Gérard Philipe - Centre dramatique national de Saint-Denis - 59 Boulevard Jules Guesde - 93207 Saint-Denis
Représentations **les 3, 4, 5 mars 2008** à 20h - Tel : 01 48 13 70 00 - www.theatregerardphilipe.com

Une coproduction Compagnie les Acharnés, avec le soutien du Conseil Général de Seine-Saint-Denis,
du Conseil Régional d'Ile France, de la DRAC Ile-de-France
et l'aide du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis

Contact presse : Olivier Saksik

Tél : 06 73 80 99 23 / 01 40 39 04 10

mail : elektronlibre.cyclope@wanadoo.fr

Contact production : Véronique Felenbok et Florence Bourgeon

Tél : 06 61 78 24 16 / 06 09 56 44 24

mail : verofelen@aol.com / flobent2@mageos.com

Bureau : 19 avenue de la Porte Brunet – 75019 Paris
Tél : 01 44 84 08 12 - Fax : 01 44 84 72 81 – www.lesacharnes.com
siège social : 189, avenue Henri Barbusse - 93700 DRANCY
N°SIRET : 395 341 803 00025 - Code APE : 923A - FR19395341803

